



Tahrir place de la Libération de Stefano Savona

Être sur place

par NICOLAS AZALBERT

La révolution égyptienne, nous n'avions jusqu'à présent qu'une seule image : celle, privilégiée par la télévision, de la place Tahrir filmée en plongée depuis l'un des toits des immeubles qui la surplombent, là même d'où les vandales du régime Moubarak lançaient des pierres et des snipers tiraient sur la foule. Plan de télésurveillance, cette vue de la place ne nous montrait qu'une foule agglutinée parmi laquelle les hommes ressemblaient à des fourmis et rien de ce qui pouvait se passer en bas, rien de l'ébullition, de la tension, rien des visages qui exprimaient l'espoir, la peur et la fatigue. Au plan général de la masse anonyme, Stefano Savona (réalisateur de *Palazzo delle Aquile* qui montrait l'occupation de la Mairie de Palerme par des familles de sans-abris) préfère le gros plan de singularités. D'entrée, dès le premier plan du film, nous sommes au cœur de la révolution, sur la place ou plutôt « dans la place ».

Enfin nous y sommes, enfin nous sommes aux côtés des manifestants, nous voyons leurs visages en gros plan. Des gens de tous les milieux, de tous

les âges, des femmes, des hommes, des vieillards, des enfants. Dès le premier plan, nous ressentons un sentiment de liberté à suivre un jeune homme, un foulard palestinien sur la tête, se frayer un passage dans la foule. Cette liberté est celle de se mouvoir enfin sur la place, de mesurer son espace, de percevoir sa lumière, d'écouter ses bruits et ses rumeurs. Impression, pas si fréquente, de pénétrer par effraction dans le réel après en avoir été si longtemps coupé. Comme on l'entend dans le film, « la place Tahrir ouvre les portes de l'Égypte ». La caméra de Savona (qui étudia l'archéologie à Rome et connaît l'Égypte pour s'y être rendu plusieurs fois pour des fouilles) excave le présent et nous ouvre, quant à elle, les portes du réel. Elle induit une nouvelle topographie qui inverse forcément l'échelle des valeurs que nous avons de la place. Si le plan de télésurveillance nous offrait une vue globale et délimitée, ce qui ressort, en se trouvant dans l'arène, c'est l'importance du hors champ et l'inquiétude qu'il génère.

Tapis comme dans une souricière, les manifestants sont exposés à tout moment à des tirs ou à une invasion de l'extérieur

(« Ils vont nous anéantir »). Lucides, ils ont aussi bien conscience que, pendant qu'ils restent sur la place et font la révolution, il y a des gens qui parlent en leur nom au dehors. Il est clairement fait allusion aux Frères Musulmans, dont l'action divise les révolutionnaires quant à savoir s'ils établiront, en cas de victoire future, un État islamique ou non. Privée de leader, la révolution égyptienne s'interroge sur qui va la représenter car elle n'a rien planifié à l'avance. De la quasi totalité des manifestants croisés dans le film, on ne sait rien, ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils font dans la vie. La beauté du film réside dans le fait qu'ils n'existent à nos yeux que dans leur pure présence et dans leur fidélité à la révolution qui, dès le premier jour, les fait rester sur place. On ne voit que ce qui les relie et pas ce qui les différencie.

Commencée avec Facebook, la révolution n'a ni stratégie ni organisation. Elle n'appartient à personne et échappe à tout le monde (sauf bien sûr à ceux qui ne la font pas et qui en profiteront). Elle n'existe que dans le présent. Un présent suspendu à la chute du régime. Les manifestants qui restent sur la place jusqu'au départ de Moubarak inventent un nouveau temps : « Cette révolution est la nôtre. On ne peut pas suivre l'agenda des politiciens. » Tahrir enregistre la succession des jours et des nuits sans que nous sortions de la place. L'unité de lieu induit une unité d'action et une unité de temps, comme dans le théâtre classique. « Patientez, la nuit va passer » est-il dit à ceux qui pensent quitter les lieux. Dans l'attente du grand jour, les manifestants inventent aussi une nouvelle forme de collectivité. Lorsqu'un discours de Moubarak est retransmis sur un écran géant, il ne s'adresse plus à des individus seuls devant leur poste de télévision ou devant internet. Il doit faire face à une foule regroupée qui ressemble à s'y méprendre à un public de cinéma. Parce qu'il est du côté du collectif, le cinéma donne encore ici la preuve qu'il peut accompagner et rendre compte, sans les trahir, des luttes de libération. ■

TAHRIR, PLACE DE LA LIBÉRATION

France, Italie, 2011

Réalisation, image et son : Stefano Savona

Montage : Penelope Bortoluzzi

Production : Picofilms, Dugong Production, Rai 3

Distribution : Jour2fête

Durée : 1 h 30

Sortie : 25 janvier